

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Histoire d'une petite fille, partie VI

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 195-200

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE

VI¹

Gertrude eut à peine le temps d'appréhender le premier contact avec les enfants de l'école. Dès qu'elle fut seule, elle essuya les larmes qu'elle avait retenues en présence de sa mère ; puis elle s'était assise à son banc et elle s'était mise à feuilleter son Histoire sainte pour se donner une contenance. Quand elle vit la meute des fillettes se précipiter dans la salle et que chacune courait à sa place, jetant tout juste un regard de son côté, elle sentit un gros soulagement : les choses allaient mieux qu'elle n'avait pensé. Ce qu'elle redoutait le plus n'était pas arrivé : elle s'était imaginé que toutes ces inconnues allaient assiéger son banc, qu'elle devrait les saluer une à une, leur donner la main, leur dire son nom, leur expliquer une foule de choses. Mais le silence fut établi en un clin d'œil. Mademoiselle Sara monta au pupitre et commanda : « La prière ! » Quelques-unes des fillettes qui regardaient en arrière, vers le fond de la salle, où Gertrude se tenait toujours assise, les yeux baissés sur son livre, se retournèrent vivement et tout le monde était parfaitement immobile quand l'institutrice fit le signe de la croix et récita lentement la première partie du « Je vous salue ».

Gertrude avait fermé son livre ; elle s'était levée et tenait les mains jointes comme elle voyait que toutes faisaient. Elle sursauta au moment où soudain éclatèrent toutes les voix criardes des fillettes qui répondaient : Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs... C'était comme un long appel crié, martelé, sur un ton très élevé, un ton perçant que l'on n'atteint jamais dans la conversation ; jusqu'à la dernière

¹ Voir les numéros de novembre et décembre 1938, janvier, mars-avril et mai 1939.

syllabe d'Ainsi soit-il qui s'affaissa drôlement avec je ne sais quoi d'étonné, de confiant, de triste et d'inachevé, cette prière, dont Gertrude ne perçut pas les mots, mais les syllabes seulement, comme si la phrase n'avait eu aucune signification, avait été une espèce d'aboiement saccadé et monotone, qui aurait rappelé le bruit mécanique qu'on entend autour des fermes aux matins de fenaison quand les faucheurs battent leur faux, si un rythme plus libre et plus humain, créé par l'appui violent de certaines voyelles très sonores, n'avait évoqué plutôt l'appel du berger rassemblant les vaches de son troupeau.

Gertrude avait déjà entendu une fois quelque chose de semblable. Une vague appréhension d'abord s'éleva en elle, tandis que, la prière achevée, la classe commençait.

Gertrude s'était assise machinalement. Elle avait entendu l'ordre de l'institutrice : « Prenez votre livre de lecture, page 85, » puis, parmi le froissement des feuilles tournées : « Lisez, Berthe Castella. » Quelqu'un s'était levé, tout en avant de la classe ; une voix aiguë et chevrotante épelait : « Mon-tons du rez-de-chaus-sée au pre-mier é-ta-ge. L'es-ca-lier nous y con-duit... » Mais Gertrude, qui avait oublié le numéro de la page, feuilletait timidement son livre, s'appliquant à ne pas faire de bruit, sans grand espoir, d'ailleurs, de rencontrer le texte qu'on lisait. Absorbée de plus; en plus par un rêve amorcé tout à l'heure au moment de la prière, elle ne percevait plus les choses extérieures que distraitemment, comme les poissons doivent entendre ce qui se passe à la surface de l'eau. Les sons arrivaient à ses oreilles comme les soirs où, tombant de sommeil, elle s'efforçait d'écouter sa mère lui répéter sa leçon et où il lui semblait que les choses fuyaient très loin, s'évanouissaient et qu'un désert se faisait autour d'elle. La voix de la fillette qui lisait, celle de la maîtresse qui l'arrêtait parfois pour corriger une faute, le bruit des pieds sur le plancher nouveaux, le froissement des pages, le chuchotement des élèves, l'éclat soudain d'une bûche de bois mêlé au ronron sourd et continu du poêle, tout, dans la classe, avait pris cette résonance veloutée, lointaine et mystérieuse avec laquelle nous parvenons au fond d'une église sombre et vide le bruissement des

arbres dont l'ombre se balance derrière les vitraux et les cris des enfants qui jouent dans la rue par un beau soir d'été, tout alourdi de chaleur et de lumière.

Depuis un instant, deux mots incompréhensibles tournaient dans la tête de Gertrude. Au lieu de : Sainte Ma-rie, - Mè-re - de - Dieu, pri-ez - pour - nous, elle entendait bourdonner à ses oreilles : Mo-bi-li-sa-tion gé-né-rale... Tout d'un coup il s'y mêla le tintement d'une cloche. Le visage de Gertrude alors se détendit et plus rien n'exista autour d'elle...

Elle joue dans sa chambre d'enfant. Il fait très chaud malgré les persiennes fermées dès le matin, contre lesquelles s'écrase la violence du soleil. Gertrude est à peine plus grande que sa poupée ; pourtant elle a déjà de vrais soucis de maman : sa petite ne saurait supporter plus longtemps cette lourde robe de laine tricotée : il faut à tout prix la changer. Mettons-lui, avec sa courte jupe écossaise, ce corsage léger aux manches à gigot... ou bien non, ce sera encore plus frais, je vais lui passer sa robe de percale bleu-lavande, qui est mignonne, avec ce gilet de reps brodé...

Soudain le son d'une clochette l'attire à la fenêtre. Sur le chemin qui passe près de La Loup, un homme est arrêté. Il porte un uniforme bleu foncé où brillent deux rangs de boutons dorés. Il a deux épaulettes aux franges d'argent. Sa haute casquette galonnée et le passepoil rouge qui souligne la rigidité de ses pantalons le font ressembler à l'un de ces soldats de plomb qu'elle a un jour découverts, couchés dans une boîte, au fond d'un coffre. Après avoir longuement et violemment agité sa clochette, le curieux personnage déroule une grande feuille blanche et il se met à crier — sur le même ton brutal, solennel et ridicule que tout à l'heure les petites filles de l'école : Mobilisation générale... Que dit-il encore ? Elle n'entend plus rien. Ces deux mots seuls lui sont restés, — elle se souvient qu'elle était toute petite — elle les a retenus sans y rien comprendre et elle n'y a même plus jamais songé jusqu'à ce moment de la prière — elle voit de nouveau son banc, le tableau noir, ses compagnes — où, réveillés de leur sommeil par les voix claironnantes des écolières, ils avaient pris corps en sa mémoire, comme l'image et le nom de cette angoisse

singulière qu'elle sentait monter du fond de son cœur, mêlée au souvenir douloureux de ce qui, autrefois, avait suivi la mystérieuse proclamation de l'homme à la clochette : une table chargée de beaux habits, que son père n'avait jamais portés, un sabre étincelant à demi-tiré de sa gaine argentée, une capote bleu-horizon, large comme une couverture, étendue sur le plancher, et qu'on n'arrivait pas à rouler ; elle avait vu ses parents s'embrasser ; elle se souvient que jamais son père ne lui avait paru si beau et qu'elle avait demandé en caressant le pompon jaune de son képi : « Pourquoi pleures-tu, maman ? » Alors, sa mère avait dit : « Pauvre petite, ton père s'en va à la guerre. » Et Gertrude se rappela que, sans savoir pourquoi, elle aussi avait pleuré.

Mais, pense-t-elle, tout à l'heure aussi elle a pleuré quand sa mère est partie. Pourquoi l'a-t-elle abandonnée ? Gertrude la voit qui s'en retourne seule à la maison ; elle la suit à travers la forêt de Chésalles sous les grands sapins remplis d'oiseaux où elles ont passé ce matin ; la voici déjà qui arrive à La Loup : le chien aboie quand elle apparaît à la grille du jardin. Gertrude se voit seule, plus seule encore que les premiers jours après le départ de son père, quand tout le monde se taisait, quand on l'envoyait jouer au jardin, comme si elle était de trop dans la maison. Gertrude sent bien maintenant qu'elle est étrangère au milieu de cette classe. Ce n'est pas qu'elle désire qu'on lui prête attention. Pourvu, au contraire, qu'on ne l'interroge pas ! Comment oserait-elle crier aussi fort que cette grande fille, debout en ce moment, qui prononce des mots incompréhensibles ? « Passons à l'analyse », a dit la maîtresse. Elle a écrit au tableau :

Le toit est incliné pour faciliter l'écoulement de la pluie.

Et la grande fille commence :

Le, article défini, masculin singulier, détermine *toit*.
Toit, nom commun, masculin singulier, sujet de *est*...

Gertrude se rend compte qu'elle est seule à ne pas savoir de quoi il s'agit ; il lui semble qu'on parle une langue inconnue. Elle a beau écouter et chercher à comprendre : tout ce que lui suggère la phrase hallucinante

écrite au tableau noir, ce sont ces rangées de tuiles, les tuiles rouges de La Loup, sur lesquelles rebondissent les gouttes de pluie, et bientôt elle n'entend plus que le ruissellement monotone de l'eau qui s'engouffre dans la gouttière...

Gertrude s'ennuie. Depuis un moment, elle ouvre et referme l'encrier de plomb enfoncé dans la tablette de son banc. Puis, en faisant glisser son ongle entre les rainures du bois de sapin, elle s'arrête à un nœud brun et lisse où elle voit qu'il y a quelque chose d'écrit en toutes petites lettres. Elle s'incline et parvient à déchiffrer la phrase : *Jeanne Gachet est une menteuse.*

Qui est cette Jeanne Gachet ? Où est la menteuse de la classe ? Elle doit porter sur sa figure la marque de ce vilain défaut. Gertrude lève les yeux et cherche à deviner. Ce ne doit pas être celle qui est debout et qui parle en ce moment. Toutes les fillettes, devant elle, malheureusement, sont penchées sur leur livre et suivent du doigt le texte ; Gertrude distingue mal leur visage ; mais, pour la première fois, elle remarque que toutes portent un grossier tablier de toile, à pois ou à carreaux, qui se boutonne dans le dos. Alors, elle a honte de sa jolie robe bleue et de sa collerette blanche. Elle voit aussi qu'elle est seule à avoir les cheveux bouclés, flottants sur les épaules ; toutes les autres ont leurs cheveux également partagés au milieu de la tête, lissés et tirés sur les tempes pour former deux nattes rigides qui disparaissent derrière les dossiers. Cependant, Mademoiselle Sara est descendue de son pupitre. Elle s'est approchée du tableau noir. Il se fait un léger mouvement dans la classe. Pendant que l'institutrice tourne le dos, une grosse fille aux cheveux roux, assise au second banc, regarde en arrière. Sa large figure rougeaude et couverte de taches de rousseur se penche à l'oreille de sa voisine qui maintenant tourne aussi la tête. Gertrude voit que les deux fillettes la dévisagent. Elles chuchotent quelques mots et elles ont un sourire malicieux. Alors Gertrude se sent devenir toute rouge : Elle n'a pas même le temps de se demander si c'est à cause de ses cheveux, ou à cause de sa robe, ou bien parce qu'elle a pleuré qu'on se moque d'elle.

— Jeanne Gachet, regardez devant vous, crie

l'institutrice. Gertrude se sent délivrée. Mais voici que toutes les écolières, dont la curiosité a été mise en éveil par le rappel à l'ordre de la maîtresse, se sont retournées vers le fond de la salle. La malheureuse étrangère s'aperçoit que toutes regardent de son côté. Elle est si surprise qu'elle n'a pas même l'idée de baisser la tête et, subitement, elle est frappée de l'étrange stupeur qui vient de figer tous les visages des fillettes. Aucune, maintenant, ne rit. Et Gertrude se rend bien compte que ce n'est ni sa robe, ni ses cheveux qu'on regarde. Toute la conversation de la veille entre son père et sa mère lui revient brusquement à l'esprit, en même temps que la terrible révélation du miroir. Elle voudrait détourner la tête, abaisser, du moins, les paupières sur ces yeux qu'on examine avec une curiosité mêlée, elle le sent bien, de surprise, de terreur et de pitié. Ecrasée sous le poids de tous ces regards, elle n'est plus capable du moindre mouvement ; elle reste immobile, les yeux grands ouverts, inquiets et suppliants, comme une tourterelle devant les deux mains prêtes à la saisir qui l'ont acculée au fond de sa cage. La pauvre petite sent que ses yeux se mouillent ; ses lèvres se crispent sous l'effort qu'elle fait pour ravaler ses larmes ; puis tout à coup un gros sanglot la secoue tout entière et la jette sur son banc, le visage enfoui dans les manches de sa robe.

L'institutrice a commandé, au grand étonnement des élèves : « Récréation ! Allez à la cour. » Lentement la salle s'est vidée.

Mademoiselle Sara s'est approchée de Gertrude qui sanglote éperdument. Elle a glissé sa main sous le front brûlant de la petite ; elle essaye de lui faire lever la tête en lui disant d'une voix très douce : « Qu'y a-t-il, mon enfant ? » Mais Gertrude n'entend pas : dans la nuit de ses larmes, elle ne peut plus voir autre chose que ce grand miroir impitoyable où se reflète l'image de deux grands yeux, sans couleur et sans vie, noyés dans la flamme multiple des mille autres regards de ses compagnes heureuses...

FIN DE LA I^{re} PARTIE

(A suivre.)

Alexis PEIRY